

Souvent, plus ou moins inconsciemment, j'aurai modelé cette conception de mon identité sur une image qui m'a frappé dans une publicité. Quand j'essaye des vêtements dans un magasin, j'apporte avec moi cette image d'une publicité qui m'est passée sous les yeux et m'a phagocyté, moi et mon image. Tout est imagination. Je dirais qu'une énorme part de mon identité vient de la publicité. Je vis à fond dans cette culture; comment pourrais-je ignorer des forces aussi puissantes? Est-ce un idéal? Certainement pas. Préférerais-je ne pas être contaminé par les puissances de la publicité et du consumérisme? Certainement, mais ne pas admettre que cela constitue une part énorme de qui je suis, en tant qu'appartenant à cette culture, serait se tromper soi-même.

Les personnes transgenres essayent de devenir les personnes qu'elles sont, et non celles qu'elles étaient à leur naissance. Les personnes transsexuelles aussi sont dans un permanent processus de se refaire elles-mêmes, travaillant courageusement leur vie entière pour adopter de nouvelles et fluides identités⁸². De telles notions fluides et changeantes de l'identité m'inspirent.

Sur Internet, ces tendances évoluent dans différentes directions, où l'identité parcourt toute la gamme allant de l'authenticité au plus total artefact. Avec bien moins d'implication que dans l'espace substantiel⁸³, nous nous projetons dans un personnage différent chaque fois que nous frappons sur notre clavier. En ligne, je peux m'incarner de façons toutes différentes : dans ce *chat room* je suis une femme; sur ce blog, je suis un politicien conservateur; dans ce forum, je suis un golfeur quarantenaire⁸⁴. Et on ne m'interpellera jamais pour savoir si je suis authentique ou réel. Au contraire, on me donne du « chère madame » ou bien « eh toi, trou du cul de droite ». Et, en tant que tel, je dois m'attendre à ce que la personne à laquelle je m'adresse sur Internet ne soit pas réellement « cette personne ».

Si mon identité est ainsi prête à être empoignée ou changée dans l'instant – comme je crois qu'elle l'est – il est important que mon écriture anticipe cette condition d'une identité et d'une subjectivité mobiles en permanence. Cela peut signifier d'adopter des voix qui ne sont pas « miennes », des subjectivités hors de la « mienne », des positions politiques qui ne sont pas les « miennes », des opinions qui ne sont pas les « miennes » puisque, en fin de compte, je ne pense pas qu'il me soit possible de distinguer ce qui est mien de ce qui ne l'est pas.

Parfois, par simple reproduction non-interventionniste de textes, nous parvenons à débrouiller ou éclaircir des problèmes politiques d'une façon plus efficace que par la critique conventionnelle. Si nous

souhaitons critiquer le globalisme, par exemple, une réponse par l'écriture sans écriture consistera à dupliquer et recontextualiser la transcription d'un sommet du G8 refusant de ratifier le contrôle des menaces climatiques et cela en révélera bien plus que ne saurait le faire un éditorial de presse. Laisser le texte parler par lui-même : dans le cas du G8, ils se détruisent eux-mêmes en étalant leur propre stupidité. Et moi, j'appelle cela poésie.

Peu importe ce que nous faisons du langage, il restera expression. Comment pourrait-il en être autrement? J'en serais même à considérer comme impossible, travaillant avec le langage, de ne pas s'exprimer soi-même. Si nous faisons marche arrière et laissons la matière faire son travail, nous pourrions même, à la fin, être surpris et enchantés des résultats.

L'écriture sans écriture est une littérature de la post-identité. Avec la fragmentation numérique, toute tentation d'unifier cohérence et authenticité a été remise depuis longtemps. Walter Ong affirme que l'écriture est une technologie et qu'elle est, en tant que telle, un geste artificiel : « Les technologies ne sont pas d'abord des aides extérieures, mais induisent aussi des transformations intérieures de la conscience, et jamais autant que lorsqu'elles affectent les mots. [...] Les technologies sont des artifices, mais – et c'est aussi un paradoxe – l'artifice est naturel à l'être humain. La technologie, proprement intériorisée, ne dégrade pas la vie humaine mais au contraire la rehausse. »⁸⁵ Robert Fitterman, dont le travail interroge ces sauts de l'identité provoqués par les forces du consumérisme, le formule ainsi :

Pouvons-nous exprimer la subjectivité, et même l'expérience personnelle, sans nécessairement en passer par notre propre expérience personnelle? [...] Il y a eu d'évidence le désir d'impliquer ou de se réclamer du personnel. Ce qui m'intéresse, c'est comment inclure la subjectivité et l'expérience personnelle; et je préfère vraiment que ce ne soit pas les miennes. J'ai accès aujourd'hui à un nombre illimité d'expressions et d'énonciations personnelles, qui viennent du cœur et des tripes. Pourquoi m'en tenir à mes tripes quand je peux entendre des milliers de tripes? [...] Pour des écrivains nés dans les années 1970 et 1980, la notion d'identités multiples et d'identités relatives est devenue une sorte de langue originelle, une excroissance naturelle des multiples personnages engendrés puis ciblés par les stratégies du marché⁸⁶.

Robert Fitterman cite par exemple un artiste visuel, Mike Kelley, qui se saisit lui aussi du discours de l'identité en termes de consumérisme : « Le *glam rock* est une musique qui avait compris sur le bout des doigts le monde de la musique commerciale, et l'avait accepté en tant que système et scène vivants, devenant l'image de la *glam rock* comme emblème de son statut. [...] David Bowie adopte des personnages, puis

82. [NdT] La notion d'une « identité fluide », extension de la notion de « genre fluide » (*fluidgender*) à laquelle elle ne se limite pas, est désormais d'usage courant chez les sociologues anglophones – voir en particulier les travaux de Judith Butler.

83. [NdT] Kenneth Goldsmith reprend cette qualification née récemment dans la science-fiction (Neal Stephenson, *Cryptonomicon*, Harper & Collins, 2000) : *multiverse*, « l'espace viande », rompant avec la commodité d'un immatériel opposé au matériel – oui, l'espace Internet est matériel aussi, et c'est une substance organique qui va servir à le distinguer de la réalité non numérique.

84. [NdT] À noter comment l'usage de différentes identités web peut se retourner sur l'auteur réel – voir le récent exemple de l'acteur Mendi Pakizadeh dans le monde médiatique, photographiste du *Bundy Blog*, réactionnaire et antisémite sous son pseudonyme sur Twitter. Et que la littérature a pu anticiper dans le « monde réel » ces artefacts en tant que créateurs d'univers : voir les hétéronymes de Fernando Pessoa ou l'auteur qui se dissimule derrière les écrivains « post-exotiques » fictifs que sont E. E. Cummings et E. E. Cummings ou Manuelle Dargès.

85. Walter J. Ong, *Orality and Literacy*, Routledge, Londres, 1982.

86. Robert Fitterman, « Voleurs d'identité », *Rob the Pagiariot*, Roof, New York, 2008.